

Aimer Palerme

Claude Gros

« Le voyageur est encore
ce qui importe le plus dans un voyage. »

André Suarès

En Sicile, le centre des villes se confond souvent avec la grande place que domine la cathédrale, « le Duomo ». Aussi est-il impossible de se perdre, que ce soit dans Syracuse, Messine, Catane ou Cefalù.

Il n'y a qu'à suivre les flèches des panneaux indicateurs pour trouver les hauts-lieux de la spiritualité et du tourisme. Là, autour des boutiques de souvenirs, les cars attendent leurs contingents de passagers. Là moutonnent les troupeaux de voyageurs effarés derrière les parapluies des guides, ces boute-en-train inusables.

Là s'accomplissent des miracles.

C'était une époque où, décidé à partager mon goût pour le plaisir, à réveiller ma curiosité, à parfaire mes connaissances et – sait-on jamais – à courir une ultime aventure, j'avais acheté un voyage proposé par l'Association des couchers d'Automne, « La Sicile en dix jours, dix étapes, dix découvertes ». Ballotté entre la solitude et une vague mais tenace fatigue, je faisais dans l'exubérance de bon goût. Aspergé d'eau de toilette, portant Panama, chemise de couleur et chaussures à tiges, vieux beau à l'extérieur, sérieusement défraîchi à l'intérieur, je baladais ma lassitude en compagnie de vieilles dames à bouclettes, de septuagénaires virtuoses du caméscope et de jeunesses tête en l'air qui préféraient l'art baroque et les mosaïques byzantines à la lascivité des siestes méditerranéennes.

Depuis quelque temps, je me traînais un peu ; les années enfuies emportaient avec elles les sentiments et le vocabulaire. Les souvenirs sombraient les uns après les autres. Seuls de vieux morceaux d'enfance, quelques visages de femmes, et des désastres qui n'arrivent qu'aux autres restaient présents. Vifs, tendres, durs, aigus, définitivement irrémédiables. De nouvelles et désespérantes routines s'installaient dans un vide narcissique et lisse, une écœurante blancheur.

Je me retrouvais donc, beau voyageur anonyme, bien conservé pour son âge, embarqué dans un groupe de touristes qui levaient le nez vers la voûte du Duomo de Palerme, tandis qu'au loin résonnaient les commentaires de notre guide.

C'est lorsque je l'ai entendue expliquer que, suivant la concavité ou la convexité d'un retable, s'exprimait différemment la notion de libre arbitre dans l'art jésuite, que je me suis posé la question qui me revenait de plus en plus souvent depuis quelque temps : « Qu'est-ce que je fous là ? » Avec eux, avec moi.

Alors, le groupe, je ne l'ai pas quitté ; je n'ai pas laissé mes compagnons de voyage aux contours flous ; je ne me suis pas défilé. Je me suis tiré. En douce. Mais tiré.

Une porte matelassée qui pivote doucement et je me retrouvais dans un couloir rempli d'une sombre fraîcheur. Au bout, il y avait de la lumière, les bruits de la rue. Une liberté tonitruante. Aveuglante et joyeuse.

En m'éloignant dans le brouhaha de la ville, je souriais doucement. J'imaginai notre guide à la sortie du « Duomo », comptant et recomptant ses clients, se rendant à la terrifiante évidence. Il n'était plus là, le Monsieur si bien qui ne posait pas de questions et ne photographiait jamais rien. Que lui était-il donc arrivé ? Un malaise, on l'aurait su ; il fallait se rendre à l'évidence : il s'était éclipsé. Sournoisement. Mais on avait ses bagages. On le reverrait bien, ce sénile fugueur, ce misérable salopard !

Ayant jeté dans une poubelle le plan et le guide de Palerme, j'ai plongé tête première dans la liberté que m'offrait cette cité inconnue, je me suis laissé emporter par le soleil qui glissait dans le ravin des rues et des avenues menant du ciel à la mer immobile, là-bas. Tout là-bas, au-delà des quais.

Le long des murailles des maisons sales, les vitrines se suivaient. Elles offraient des objets d'une réalité déconcertante. Je les connaissais bien car on en voyait de semblables en France, dans tous les magasins, de toutes les villes, mais ceux-ci me semblaient marqués d'une subtile empreinte. Comme si l'espace-temps avait repoussé en avant, en arrière, la banalité des choses ordinaires : les chemises de popeline étaient d'un bleu plus mauve, plus clair que celui que je connaissais ; les cravates-club d'un éclat criard en comparaison des teintes de Covent Garden. Je ne voyais aucune de ces vendeuses affairées exhibant leur aisance fracassante, mais c'étaient des femmes lentes aux regards de mûres, aux gestes appliqués, qui agençaient les tissus, les écharpes, avec des mains tremblantes, en adressant

aux passants de longs sourires venus d'Orient, qui laissaient deviner des regrets de gynécées. À côté, dans de très vieux magasins, des portulans déchirés, quelques meubles dépareillés. Ils proposaient à la vente un passé défait, des morceaux de Grèce méditerranéenne, la Sicile désamarrée glissant vers Carthage.

Emporté par ma délicieuse rêverie, ma buissonnière inconduite, je m'en allais donc dans le flot des passants, entraîné le long des murs poussiéreux, au cœur du brouhaha de la rue. Je m'abandonnais à cette douce dérive lorsque deux hommes traversant une avenue en courant me bousculèrent et me projetèrent contre un portail dont le vantail tourna sous le choc.

Je me retrouvais dans une cour comme au fond d'un puits, au cœur d'une lumière d'aquarium. Je levais les yeux. Très haut sur le ciel, un arbre balançait sa palme, au sommet d'une muraille le long de laquelle s'empilaient les corniches, les fenêtres, les entablements croulant les uns sur les autres avec, accrochés à la moindre aspérité, des guetteurs pendant dans une immobilité de miracle, une gesticulation extravagante de silence : un envol d'anges foudroyés, des saints sacrifiés dans l'azur, béatifiés au zénith de l'univers, une escadrille sublime planant sur le monde tandis qu'à leurs pieds rêvaient des kamikazes au repos, des dormeuses lasses, des sentinelles aveugles qui semblaient sortir de la paroi ; un peuple de fantômes et de somnambules shootés de plaisir, de songe, d'extase ; des prophètes charitables, vannés, fraternels, frappés par la misère des hommes et de Dieu.

Et le palmier, là-haut, continuait de les effleurer de sa caresse.

Lentement, je quittais cette cour ; je m'éloignais. Je retrouvais la rue, les voitures, les gens qui s'en allaient, se croisaient, s'évitaient. C'était de nouveau le bruit, les interpellations, les coups de sifflet, le soleil en éclats au milieu des frontons, des clochers encore debout avant de s'écrouler les uns sur les autres comme des châteaux de cartes effondrés. La ville abattue sur moi.

À l'angle d'une rue, une église. J'y entrais. Tout resplendissait. Prince de légende, j'avançais dans une grotte marine au cœur d'enchantements bleus. Des bribes de clarté clapotaient dans le demi-jour de la nef obscure et au fond d'une forêt noyée dérivait des vierges mortes, un sourire de souffrance aux lèvres. Les murs, la voûte, les retables glissaient dans une douceur nacrée, tandis qu'au loin des chuchotements de fleurs se répondaient et qu'au sommet de la voûte flottait une lumière de vieil or.

C'est derrière, sur une place silencieuse perdue, loin de l'agitation du centre et des grandes avenues que je me retrouvais. Sur quel parvis – celui de Saint-Joseph ou celui de Gesù – un photographe fixait-il dans son appareil à soufflet un couple de mariés féroces et brûlants ? Elle, atteinte d'un léger strabisme, boudinée dans sa robe dont dépassaient des bourrelets de chair mauve ; lui, carabinier à moustaches, bouvillon furieux. Je ne pouvais détacher mon regard des mains de l'épousée, des mains d'une grâce qu'on ne voit qu'aux voluptueuses : doigts gonflés par la fièvre des caresses, dernière phalange relevée, ongles ras.

Mains faites pour se perdre dans la douceur des toisons. Tout autour s'alignaient les têtes coupées de leur parentèle : hommes au regard halluciné de haine froide ; femmes dressant au bout de leur cou des visages de Parques. Une galerie de portraits torrides et glacés.

Avenue Vittorio Emanuele, je passais devant l'Hôtel Piccadilly où les Couchers d'Automne logeaient si bien leurs clients : chambre « single » pour les voyageurs solitaires, « double » pour les couples heureux. Dans de longs couloirs sans fin, rampaient des employés blafards et, devant l'entrée, le chasseur s'ennuyait. Je m'éloignais joyeusement, le mollet vif, le pas léger, dépassant cet établissement où, dans une chambre du quatrième, on retrouverait les traces d'un disparu scandaleux : un sac de voyage, des chaussures bicolores, une trousse de toilette aux initiales J.P.G., tous les accessoires d'une élégance dérisoire, vestiges d'une existence insignifiante. Cela n'avait plus aucune importance. J'appareillais, je partais comme on quitte une maison où l'on ne reviendra jamais plus, une famille détruite, une ville bombardée. J'entrais dans le champ de nouveaux exploits. Je me fondais dans la foule d'autres furieux en lévitation, d'autres aviateurs foudroyés, d'autres mélancoliques prêts au carnage. Délicieux, ravissants. Tandis que des passants au regard blême affrontaient la nuit en train d'approcher lentement.

Parfois, je me croisais dans une vitrine, dans un miroir. Oui, c'était moi cet inconnu d'un âge, cet homme encore présentable, regard facétieux, lèvre gourmande, joyeusement en route pour une déroute définitive.

L'hôtel que je découvris dans la via Cavour me plut par son confort, la qualité de sa clientèle. Ma désinvolture, mon assurance me permirent de louer une suite en réglant une nuit d'avance et en laissant en gage mon passeport à la réception. Une politesse légèrement méprisante, un peu d'arrogance ; le personnel s'empressait. Le portier poussait le tambour devant moi et le concierge me saluait.

Aussi ce fut avec un plaisir ineffable que je déménageais « à la cloche de bois ». D'individu peu recommandable, je devenais enfin un quidam. J'étais libre. Passé largué, avenir périmé. Enfin l'imprévisible, le fatal, le limpide.

L'extase, quoi.

Et là-haut les anges perdaient leurs plumes dans un battement d'ailes joyeux.

Se reloger ne présenta pas de difficultés.

Bien que ce fût en contradiction avec mon goût récent pour le vagabondage, j'avais pris l'habitude de déjeuner chaque jour « chez Mamma Mocco », un restaurant situé dans une ruelle derrière le port : les antipasti étaient succulents, je me régalaïs de poulpes grillés et le vin blanc de l'Etna me montait à la tête. Je ne connaissais personne, sauf la patronne, qui semblait me considérer. Un habitué bien mis, poli, modeste, d'un âge qui n'est plus celui des frasques, j'inspirais confiance. Aussi, quand j'eus exprimé le souhait de loger dans le

quartier, Mamma Mocco m'expliqua qu'elle louait des chambres et que je pourrais m'installer dans l'une d'elles.

Elle m'entraîna à travers des venelles jusqu'à un entassement d'immeubles inachevés empilés les uns sur les autres : murs de moellons montés à la hâte, pylônes de béton aux crosses métalliques apparentes. Il y avait des porches aveugles, des allées béantes donnant sur des jardins en friche. Et au cœur de ce chantier de ruines, se dressaient, comme un cénotaphe noir et drapé, les restes d'un vieux palais qui avait échappé au temps et aux guerres. Une destruction arrogante et funèbre avec son fronton brisé, ses ouvertures aveugles. Le monument abandonné du monde.

La chambre proposée se trouvait au deuxième étage. Elle était d'une simplicité où ma nouvelle vie pourrait s'épanouir dans toute son humilité : dimensions modestes, grande fenêtre à travers laquelle le soleil se déversait à flots, grottes d'ombres dans les coins. La rusticité de l'installation sanitaire dissuadait de toute hygiène corporelle. Et, contre l'appui de la fenêtre, un jasmin poussait son parfum entêtant. Dehors, il y avait des bruits sages, des éclats de voix. Des odeurs de mer.

J'étais d'un comportement exemplaire mais sans bagage, sans cravate. Aussi Mamma Mocco me demanda de régler un mois d'avance. Cette défiance provoqua chez moi un très vif mécontentement que je me jurais de faire payer plus tard à cette Sicilienne sordide.

Je m'installais donc dans ce quartier proche du port, à l'abri des hordes touristiques et de leur déferlement. La vie était charmante, pleine d'allées et venues tranquilles. Sans sombrer dans la routine, je prenais mes aises avec des habitudes de flâneries et de longues paresse aux terrasses des cafés.

Les matins, arrivaient les marchands de fruits et de légumes. Ils montaient des empilages d'oranges, de citrons, d'artichauts et d'oignons. Des pyramides aux pentes douces, à la symétrie impeccable. Elles se dressaient à hauteur du premier étage des maisons. On marchait dans un labyrinthe d'odeurs, de couleurs tendres, dans l'irréalité d'un monde végétal qui, au fur et à mesure des achats des ménagères, se désagrègeait lentement, s'éboulait, jusqu'à ce que les pastèques se mélangent aux melons ou aux blettes. Les étalages écroulés n'étaient plus, au milieu de l'après-midi, qu'une sorte de dépotoir d'où montaient des odeurs fortes qui me remplissaient d'une mélancolie grise. Je retrouvais les parfums fanés des marchés de mon enfance.

C'est après qu'arrivait la fin de la journée, l'heure des promeneurs inquiétants. Ils passaient à pas comptés, ombreux, irréels, lorgnant l'inconnu que j'étais, faisant trembler l'indifférence que j'affichais. Je n'étais plus, pour eux, pour moi, un touriste en rupture de ban. Mais un étranger suspect : qui sait, une future victime. D'où sortaient-ils ces rôdeurs aux gestes lents, à la démarche de reine ? Leur aguet silencieux me semblait une hésitation entre un hommage et une menace, une invitation à des périls obscurs, à des dangers de

rêve. Immobile dans la pénombre tiède d'une terrasse de café, je laissais filer la fin du jour que frôlait le désœuvrement de ces piétons indolents.

Derrière moi traînaient des bruits, des odeurs de port, celles des coques oxydées, de la saumure. La vieille Méditerranée floquait dans l'attente de la nuit où dériveraient des rivages aux ruines pleines du silence mauve du jour qui finit.

Ce n'est qu'après, piétinant les légumes et les fruits souillés, au cœur des effluves de campagne, que je retournais vers ma chambre. Dans le noir, contournant des gouffres, je revenais parmi les maisons du lamentable quartier neuf. J'atteignais le palais de silence qui m'attendait comme un vaisseau amarré au bout d'une darse abandonnée. Ma chambre était pleine de parfums de jardin. Accoudé à la fenêtre, je glissais dans la profondeur de Palerme. Désamarrée, ruinée, passée. Hurlante le jour, haletante la nuit, elle s'endormait comme une fiévreuse harassée qui enfin trouve le repos. Les gens s'interpellaient au fond des impasses, les lumières s'éteignaient les unes après les autres. Les orangers, les eucalyptus étaient partout. La nuit tombait. Je m'enroulais dans mes draps et je glissais au fond du sommeil comme un noyé dans une fosse marine.

Comme il fut tendre et envoûtant ce quartier où ma vie s'était arrêtée dans des odeurs de parfums. J'y vécus, emmailloté de douceur. Paisible. Aveugle. Mon passé n'existait plus et je me demandais parfois quel était cet inconnu tatillon et banal qui avait pu s'intéresser aux futilités bariolées de l'*Annonciation* d'Antonello de Messine, au bélier de Syracuse, alors que les marchandes chantent sur le port en rangeant leurs fruits et que les escarpes glissent le velours de leurs pas le long des trottoirs.

En dehors de ce plaisir violent, insolent et immobile, il n'y aurait plus rien. Jamais plus. Rien du tout.

Ah! rester à Palerme. Toujours. Continuer à y vivre, y poursuivre ma route jusqu'au bout. M'y engloutir.

Quelle joie lorsque, le terme de ma location étant échu, Mamma Mocco m'aurait demandé de lui payer un nouveau mois d'avance. Casquer ou s'en aller. Mon éducation bourgeoise masquant ma piètre mentalité – mesquin, calculateur et rancunier – j'aurais donné rendez-vous à cette âpre logeuse. Lui « bourrer la gueule » pour récupérer quelques lires et l'étendre « pour le compte ». À moins que, plus rapide, ce ne soit elle qui m'ait cueilli d'un direct à la mâchoire, et qu'en hurlant elle ait rameuté tous les voyous du quartier. Finis les « Couchers d'Automne », « La Sicile en dix jours, dix étapes et dix découvertes ».

Je me serais retrouvé sans argent avec mes rêves déglingués et tous mes petits bonheurs en pièce au cœur du monde des survivants flapis, des jours interminables, des petites semaines qui n'en finissent pas. J'aurais bien décroché un peu d'argent en vendant ma chemise bleue, mon Panama. Mais le produit de ces ventes aurait été bien maigre.

Alors, à pas lents, mélancolique vicieux, je m'en serais allé par la via Vittorio Emanuele vers le centre, vers la Grand'Place du Dôme à la rencontre des troupeaux de touristes ruminant leurs béatitudes et leurs attentes flasques. Escroquer ces jobards naïfs, un jeu d'enfant. « Pour le retour vers la mère patrie d'un compatriote qui a tout perdu ... À votre bon cœur. » Ils se seraient méfiés, ces pingres crispés sur leurs sous, mais la honte, une vague frousse les aurait obligés à « les sortir ». « Tenez, mon brave ... Bonne chance. » Entre cette recette et le produit de la vente de mes vêtements, je me serais refait un petit magot.

Vivoter encore quelque temps dans cette ville éblouie, céleste, ensoleillée, obscure ; me glisser dans ses labyrinthes, hanter ses ruines médusées : tel aurait été l'ultime plaisir avant que le bourreau ne me saisisse au col.

Bras ballants, dans une vacuité molle, le brouhaha des rues du centre m'aurait emporté. Serait-ce le hasard, une prémonition inexplicable qui m'aurait entraîné au cœur du quartier Coppo, cette bauge d'ombre derrière la Piazza Papetto, entre le musée diocésain et le Grand Théâtre ?

En mille neuf cent quarante-trois, un général hystérique l'avait nettoyé à coups de canon, rasant le lacis des ruelles où le bonheur et la misère avaient fait si longtemps bon ménage. Alors s'était installé un silence immobile, frémissant. Et puis aujourd'hui était venu.

Parfois, au bout de quelque rue, on découvre une grande place de mâchefers tassés, une plaque de vide aux limites indécises. Autour, de petites maisons d'un ou deux étages s'alignent de guingois avec leurs façades silencieuses et aveugles, volets clos, portes maçonnées, balcons rongés par la rouille. Les toitures, des brèches les entaillent, les pans coupés des murs de refend en ciment blanc les empêchent de s'écrouler.

Ce serait dans ce décor de ville foudroyée, dans ce champ de décombres que je m'en irais au hasard, me perdant, revenant sur mes pas, tournant en rond. Je ne cesserais de retrouver les mêmes lieux, le même abandon.

Le soir tomberait, les bruits s'éteindraient. Et le soleil disparaîtrait après avoir jeté un dernier éclat sur une vitre. Je serais fatigué. Sur mon épaule, le poids du baluchon où j'aurais serré quelques vêtements. Une lumière brillerait à une fenêtre. Bientôt, la nuit serait là.

Il n'y aurait plus personne sur les terrains vagues où, dans la journée, se seraient croisées tant d'existences exubérantes et joyeuses. Des gosses lancés dans des parties de football acharnées avec leurs cris, les insultes des mères qui les rappellent vainement. Comment pourrais-je oublier les regards de ces enfants, de ces femmes, leurs colères de pauvres, la flamme de leurs gaietés, les lueurs de leur haine. Et puis, il y aurait eu ces hommes graves qui seraient passés se tenant par le bras. Impassibles, mystérieux, ils auraient jeté un vague coup d'œil sur le monde qui les entoure sans le voir. Passe-murailles majestueux, ils auraient disparu dans les ruelles menant à la cathédrale, vers les quartiers riches, là-haut, au-delà des ruines.

Après, ce serait fini. Partout, le silence. La vie continuerait, mais ailleurs, au loin : contre les quais du port, au rythme des vagues venues d'Italie; dans la gloire pourpre et noire des avenues qui se croisent vers l'Opéra; autour du Dôme, dans les jardins. Et dans le quartier Coppo, ce serait le silence.

Je pourrais alors entrer dans mes déserts ruisselants de lune.

Je m'en irais du pas de ces promeneurs désœuvrés qui n'ont plus rien à faire d'eux-mêmes, ni du temps.

Au fond d'une place, dans la pénombre, l'épave d'une voiture brillerait. Un insecte mort. Je m'approcherais : des bêtes, des ombres s'enfuiraient. Et quand je tirerais la portière rouillée, des bruits s'étoufferaient. Dans la clarté laiteuse, je me glisserais sur la banquette éventrée, devant le tableau de bord aux cadrans arrachés. Devant moi, se dresserait la colonne de direction sans volant.

Je resterais là, immobile, perdu dans la contemplation des falaises éblouissantes de la nuit, jusqu'à ce qu'arrive le sommeil qui va, qui vient, qui vous roule, qui vous berce dans ses bras soyeux.

Je m'endormirais, je me réveillerais parfois. Une femme en rouge, devant la voiture, monterait dans un geste lent son doigt à ses lèvres pour m'intimer le silence. Elle entrerait dans une maison, en refermerait doucement la porte derrière elle. Disparue.

À côté, une autre maison, bien close. Là je m'installerais, je me lovrais, j'organiserais l'oubli.

La pièce du bas serait pleine d'obscurité. Un souterrain, un cachot. Au premier étage, la lumière de la nuit glisserait par la fenêtre ouverte. Le sol serait couvert de gravats; le long des plinthes, il y aurait des bouteilles alignées, des piles de boîtes de conserves. Du linge, mes derniers vêtements, sécherait sur une corde tendue et contre le mur, on aurait poussé une banquette avec, dessus, des sacs de jute. Dans leur froideur, je retrouverais l'ombre terreuse, les insectes patients au fond de leurs tunnels. Il y aurait des souvenirs de lilas, de brouillards d'automne, l'odeur du vin. Lentement, je coulerais au fond de mes abîmes, dans les limbes de ma vieille vie.

Le jour, je dormirais; la nuit, je m'accouderais à la fenêtre, j'attendrais que le soleil éclatant brille sur la Sicile, sur sa campagne, sur ses villes, sur sa tristesse verte et monotone, sur ses ruines impériales face à la mer. Sur le diamant noir du temps qui scintille au-dessus du monde.

Très loin, la voix s'amplifiait, résonnait sous les voûtes. « Le rapport entre la courbure des retables et la pensée pascalienne n'est, bien sûr, qu'une plaisanterie pour quelques happy few. Seule importe la virtuosité des artistes qui exaltent la lutte de l'ombre et de la lumière en créant le baroque, cet art de la représentation théâtrale que le triste dix-neu-

vième siècle a ignoré, mais que les siècles précédents, le dix-septième et le dix-huitième, sous la pression de l'incertitude, donc de la nécessité du paraître ... »

Je n'écoutais plus. Je lorgnais la petite Cécilia, cette jeune Clermontoise qui aurait pu être belle avec un autre nom, une autre mère, un autre père. Depuis quelques jours, elle souriait doucement au vieux monsieur encore élégant que je suis. Si elle avait su...

Dehors, le car nous attendait. Je m'assierai à côté d'elle. En me penchant, je sentirai son parfum de verveine, je verrai la naissance de ses seins quand elle se tourne. Quand elle se penche vers moi en souriant.

(Juin 1998)